

# Nantes

## AU QUOTIDIEN



Ces lieux de plein air  
qui favorisent  
la convivialité

LES 11 QUARTIERS NANTAIS

Quinze pages d'actualité  
sur votre lieu de vie

HISTOIRES DE QUARTIERS

la Sèvre  
et Les Hauts-Pavés



# Sabliers, hirondelles et lava



1001 - Nantes - Le Quai d'embarquement pour Vertou et le Panorama du Quartier St-Jacques  
Dans la Prairie des Joueurs de Football

A. Duclos, Nantes

## NANTES SUD

Véritable “autoroute fluviale” jusqu’au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la Sèvre témoigne d’une activité florissante, sur ses rives comme sur ses flots. Transport de marchandises, de personnes ou bateaux-lavoirs illustrent une part de ce passé industriel qui s’est prolongé pendant une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle.

**D**e Nantes à Beugnon (Deux-Sèvres), la Sèvre nantaise parcourt cent trente-cinq kilomètres, traversant cent quatorze communes sur trois départements. La construction de la chaussée des Moines (aux alentours de l’an mille), à Vertou, la rendit navigable sur une vingtaine de kilomètres, depuis le pont de Monnières (à la sortie du Pallet) jusqu’à Nantes. Barriques de muscadet ou eau-de-

vie des distilleries, pierre des carrières, chaux destinée à l’amendement des sols, gravier, foin, blé, bois, sable de Loire, la Sèvre charrie toutes sortes de marchandises jusque vers 1877, à l’avènement du chemin de fer. Le transport du sable, lui, se poursuit jusque dans les années 1970.

**Marchand de sable, de Loire en Sèvre.** Michel Friot est l’un des derniers marins-sabliers de Sèvre, un métier transmis sur plusieurs générations. “Nous avons été les derniers utilisateurs de la Sèvre pour le transport de marchandises. Mon grand-père a commencé un dépôt de sable à la Morinière en 1923. Il n’y avait ni grue, ni trémie. Ils débarquaient ça dans le pré, à la brouette, où le linge des

# ndières sur la Sèvre



Tout au long du XIX<sup>e</sup>, l'on cherche à créer des liaisons régulières de passagers entre Nantes et Vertou. Ici, un vapeur au départ de Vertou.

Devant le pont de la Morinière, le dépôt de sable créé par le grand-père de Michel Friot.

blanchisseuses séchait. Ce qui posait quelques problèmes de cohabitation...” En 1926, avec l’achat d’un terrain près du pont de la Morinière, d’une grue électrique et d’une trémie en béton, l’activité se modernise un peu. “Le sable était dragué en Loire, entre le pont de Pirmil et le pont de Pornic. On utilisait une drague à godets pour l’extraction et un chaland remorqué pour le transport. La difficulté, c’était d’attendre la marée haute pour entrer en Sèvre, à Pont-Rousseau. Puis il a fallu aller chercher du sable de plus en plus loin, jusqu’à Thouaré et Mauves.” Utilisé essentiellement par les maraîchers et les entrepreneurs en maçonnerie, le sable de Loire est vendu au m<sup>3</sup> (6,00 F en 1923) puis à la tonne. “La navigation en Sèvre pour le transport du sable se poursuit jusqu’en 1971, après quoi la concurrence du transport routier devient trop forte.” Michel Friot reprend l’activité, succédant à son père, mais déplace le dépôt sur la Divatte. “Quand les bateaux de mer avaient du mal à accéder au port de Nantes, l’extraction du sable en amont de la Loire était considérée comme un travail d’intérêt général et les sabliers étaient exempts de taxe d’extraction. Puis on leur a reproché de dégrader les berges. Il nous fallait extraire à des endroits précis, des quantités précises et, en contrepartie, effectuer des enrochements pour conforter les rives.” En 1995, l’extraction du sable en Loire est interdite. “Remplacé par du sable de mer, plus fin, ce qui ne faisait pas l’affaire des maraîchers...” Michel Friot finit



par vendre le dépôt créé par son grand-père aux Domaines. Aujourd’hui, l’endroit est devenu le “square du marchand de sable”...

**Les Hirondelles à vapeur, utilitaires ou d’agrément.** Première voie du département à être “macadamisée” dans les années 1830, la route de Clisson portera un coup sérieux au transport quotidien de marchandises par voie d’eau. Mais, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, l’on cherche à créer des liaisons régulières de passagers, entre Nantes et Vertou. “De retour au pays en 1893, M. François Bureau créa un service de transports fluviaux sur la Sèvre. La chose n’était pas facile mais François Bureau ne manquait ni de compétences ni d’initiatives. Il acquit un navire à chaudières à tubes et à hélices destiné primitivement au Chili. Bientôt un second puis un troisième bateau vinrent compléter l’équipement de la ligne. Pendant près de quarante années les gracieuses Hirondelles transportèrent des centaines de milliers de voyageurs et de promeneurs sur la pitto-

resque Sèvre” peut-on lire dans un article du *Phare* daté du 22 décembre 1940. Empruntées par les écoliers et les lavandières pendant la semaine, par les amateurs d’excursion les samedis et dimanches d’été, les Hirondelles des frères Bureau commencent leur service en 1894, de Pont-Rousseau à Vertou, “avec escales à la Morinière, à Beautour, à l’Angebardière etc.” pour la modique somme de 0,10 F pour un trajet simple et 0,15 F pour un aller-retour. Faisant concurrence à la Compagnie de la Basse-Loire, les frères Bureau, anciens marins au long cours, imposeront leur service, grâce, semble-t-il, à des départs plus nombreux et des tarifs plus avantageux. Par ailleurs, “malgré la situation moins commode de leurs pontons, MM. Bureau frères conduisent eux-mêmes leurs bateaux et entretiennent ainsi des rapports personnels avec leur clientèle” explique un rapport de l’ingénieur de la navigation au préfet, en février 1897. Résultat : “en 1895, le nombre de voyageurs transportés par la Compagnie de la Basse-Loire est de 65 852, par la Compagnie Bureau : ➔



➔ 157 293.” La Compagnie de la Basse-Loire supprime alors son service quotidien pour ne conserver que les dimanches et fêtes. Les Hirondelles des frères Bureau abandonnent à leur tour leur service quotidien dans les années trente, concurrencées par un service d’autocar. Puis cessent totalement leur service après la seconde guerre mondiale.

## Lavandières des bords de Sèvre.

Tout aussi emblématiques de l’activité sur la Sèvre, les bateaux à laver ou bateaux-lavoirs. S’il en existe sans doute déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, les autorisations administratives rendues obligatoires pour “tout établissement flottant sur la rivière de Sèvre” permettent d’en retrouver une trace relativement précise. Ainsi, en 1902, on dénombre neuf bateaux-lavoirs sur la commune de Vertou. Les autorisations préfectorales sont généralement accordées pour cinq ans, moyennant des redevances annuelles, de l’ordre de 30 à 60 F de l’époque. De dimensions modestes (environ 11 m sur 5), ils subsisteront jusque dans les années soixante, supplantés par les machines à laver individuelles. En 1992, dans la revue *Regards sur Vertou au fil du temps* n°1, le témoignage de Simone Redor, blanchisseuse pendant trente-six ans, évoque l’activité du tout dernier bateau-lavoir vertavien, le Ker-Phine, opérationnel jusqu’en 1972. “Il s’agissait d’un petit bateau-lavoir (18 m<sup>2</sup>) complété d’une buanderie où travaillaient six blanchisseuses. Chacune avait son banc à laver attiré. L’eau de la rivière y était montée grâce à une pompe actionnée par un moteur électrique. Pour les draps, on utilisait, depuis



“Nous avons été les derniers utilisateurs de la Sèvre pour le transport de marchandises” explique Michel Friot, marinier-sablier de Sèvre.

les années trente, une grande machine à laver montée sur des pieds de fer, avec une cuve en fonte.” L’hiver ou les jours de pluie, une salle chauffée au bois ou au charbon sert de séchoir. Aux beaux jours, le linge est étendu dehors. La journée du lundi est qualifiée de journée de plaisir. C’est le jour de la livraison du linge aux clients nantais, “toujours les mêmes, bourgeois ou ouvriers.” Des chambres louées au mois ou à l’année permettent d’entreposer les sacs de linge. “Nous les mettions sur des brouettes et nous parcourions la ville.

Chacune avait son quartier . Nous faisons les étages, la pochée de linge sur le dos... Ensuite, la cliente énumérait ce qu’elle donnait à laver. Nous notions tout ça sur un cahier et repartions avec un sac à nouveau rempli. Le soir même, il fallait trier le linge sale et le diviser en trois tas : les draps, le blanc et la couleur.” Du mardi au jeudi, c’était la lessive. “Le vendredi et le samedi, les blanchisseuses s’occupaient à étendre le linge, le plier, le trier et préparer les paquets des clients. Sans compter le nettoyage des cuves, des foyers et du plancher du bateau.” En 1954, on payait deux francs pour le lavage d’une paire de draps. Quand ils n’étaient pas utilisés, les bancs à laver étaient loués : “sept à huit francs pour une bonne demie-journée de lessive.” Sur le *Ker-Phine*, l’ambiance est au travail soigné, pas de place pour les bavardages. “Les relations avec les autres laveuses étaient rares et on avait peu de loisirs.” Nombreux sont pourtant les témoignages qui s’accordent pour considérer les laveuses comme des “femmes dures à la peine et fortes en gueule. Il fallait être robuste et en bonne santé pour transporter 25 à 30 kg de linge sur l’épaule...”

ARMELLE DE VALON

### Sources :

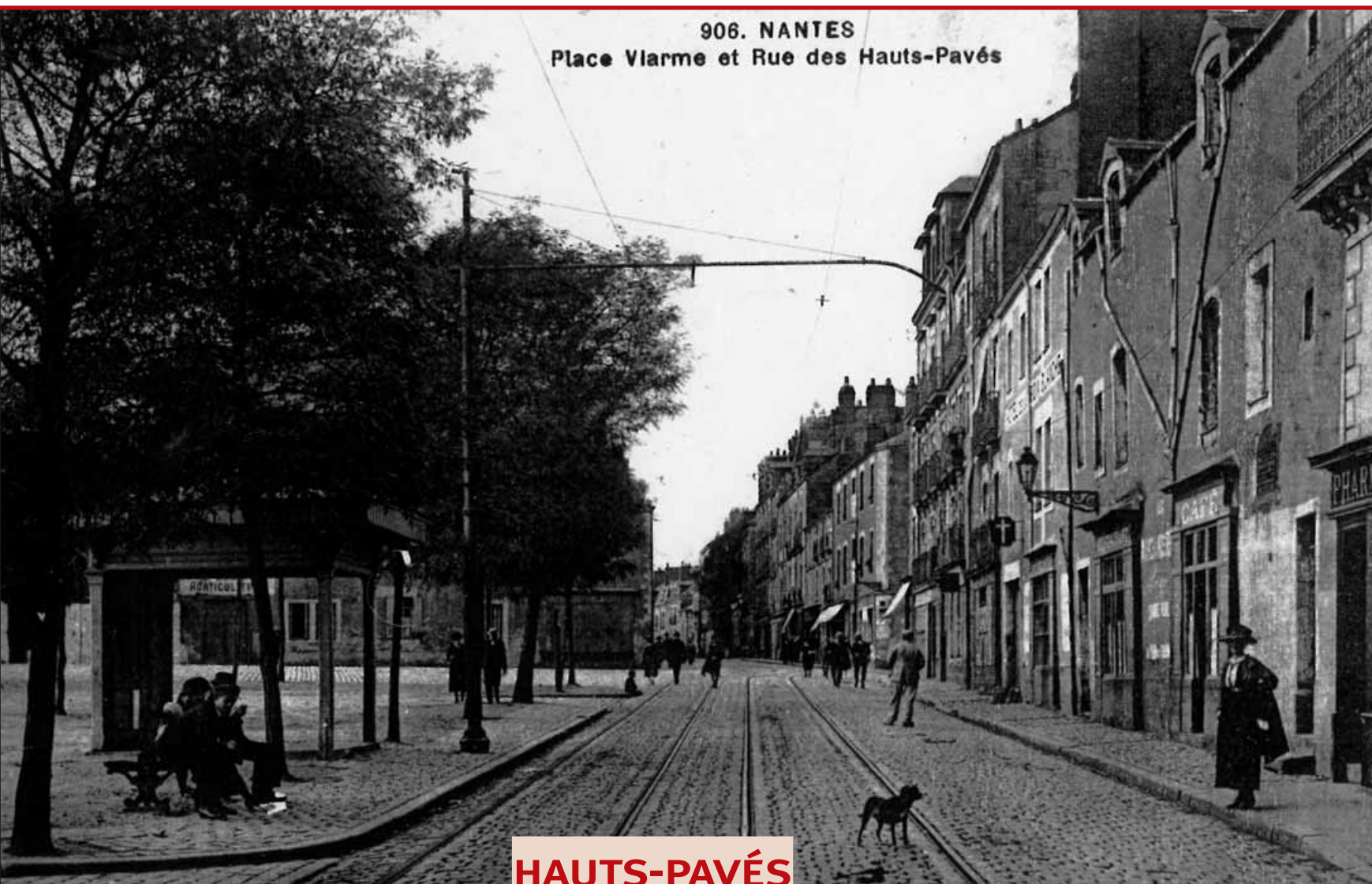
- Archives municipales de Nantes
- “*Regards sur Vertou au fil des temps*”
- “*La Sèvre nantaise*”, de Bernard Raymond, éditions Alan Sutton.
- Collection Michel Friot.
- Association Entreprises et patrimoine industriel.



Environs de Nantes. - La Haudrière en Vertou - Un Lavoir sur la Sèvre  
A. Thuret, édit., Nantes

Les lavandières des bords de Sèvre

906. NANTES  
Place Viarme et Rue des Hauts-Pavés



HAUTS-PAVÉS

# Quand la campagne bordait les Hauts-Pavés

Ancienne voie d'accès aux routes de Vannes et de Rennes, la rue des Hauts-Pavés est toujours une artère passante et commerçante. Le tramway moderne a remplacé celui qui y circulait au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le nom des rues adjacentes rappelle le riche passé de ce quartier populaire.

**À** Nantes commence le Sillon de Bretagne, ligne de collines parallèle à la Loire, sur l'arête de laquelle fut tracée la route de Vannes, tapissée de pavés dans sa partie urbaine.

C'est ce que rappelle le nom de la rue des Hauts-Pavés, aussi appelée "Chemin de Bretagne" puisque, jusqu'en 1732, elle ouvre la voie vers les routes de Rennes et Vannes. Dans l'autre sens, elle sert aussi d'accès à la ville, parfois à des indésirables comme les envahisseurs normands, les attaquants lorsque Bretagne et France sont en guerre au XV<sup>e</sup> siècle, ou l'armée catholique et royale en 1793...

C'est aussi par la rue des Hauts-Pavés →





NANTES - 48, Rue des Hauts-Pavés - Vue d'ensemble des Pépinières Jules BÉCIGNEUL

➔ pavoisée de drapeaux blancs que, le 2 juillet 1814, le duc d'Angoulême fait son entrée en ville... passant ainsi devant la demeure de Bachelier, président du Comité révolutionnaire sous la Terreur. Comme le fait remarquer malicieusement le bulletin paroissial de Saint-Similien en 1956, cet homme "de 93 mourut à 93 ans, au numéro 93 de la rue des Hauts-Pavés"... Au passage, c'est aussi dans ce quartier que furent enterrés dans des charniers les contre-révolutionnaires.

**Du lavoir aux bains-douches.** Après ces périodes troublées, la rue des Hauts-Pavés est avant tout un lieu de passage et de commerce. Peuplée majoritairement d'ouvriers, la voie est grouillante de vie. Dans des conditions de salubrité précaire et des problèmes d'hygiène dont on commence à se préoccuper à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1889, la Ville lance le projet de construction d'un lavoir municipal de cent douze places, dont l'entrée se situera rue Noire, avec une entrée charretière au 42, rue des Hauts-Pavés. Il sera construit en 1891 et rapidement très fréquenté par des blanchisseuses appréciant le confort des lieux, à l'abri des intempéries, des glaces et des crues qui gênaient leur activité sur les bateaux-lavoirs. Dès le début du projet, il est prévu d'adjoindre au lavoir un établissement de bains-douches municipal. À l'époque, se laver n'est en effet pas chose courante ni facile. Pour la grande majorité de la population dépourvue de salle de bain, le seul établissement de bains publics se trouve allée de la Maison-Rouge. Une petite trotte depuis la rue des Hauts-Pavés. Comme les bains-douches

publics se font attendre, quelques riverains rappellent aux élus leurs promesses, par voie de pétitions. On en parlait depuis vingt ans, l'affaire semble rendue possible par un décret du 15 juin 1907 autorisant un prélèvement sur les bénéfices des salles de jeux et casinos dont pourraient bénéficier les bains-douches "d'utilité sociale non gratuite". Dans les mêmes années, la Ville acquiert le terrain du n°42, où est décidée la construction d'un dispensaire qui verra le jour en 1910, dans la continuité de l'agrandissement du lavoir et... la construction de bains-douches. Un établissement évoqué en ces termes par une

habitante de la rue : "C'était clair et large. En entrant, la caisse pour prendre le ticket et le petit berlingot de shampooing Dop. Le rez-de-chaussée était réservé aux hommes et le premier étage aux femmes." Quelques années plus tard, le dispensaire est mis à disposition de la Mutualité qui y agence, après la guerre, un centre de soins et un cabinet médical. En 1976, le dispensaire devient cabinet dentaire mutualiste. Les bains-douches fonctionneront jusqu'à leur fermeture en 1973. En 1983, les deux bâtiments sont acquis par les Mutuelles de Loire-Atlantique en échange de leur crèche de la rue de Savenay, qui devient municipale.

### Un bar tous les trois immeubles...

Madeleine Sèvre, 98 ans, vit ici depuis son plus jeune âge. Elle garde le souvenir d'une rue animée, pleine de commerces : "Il y avait tout ! Et surtout beaucoup de cafés, jusqu'à l'avenue des Loriots. De la rue Noire à la place Viarme, il y avait bien un bar tous les trois immeubles... En tout, trente ou trente-cinq, en plus de la douzaine qui se trouvaient place Viarme. En 1920, le tabac qui se trouve à l'entrée de la rue côté Viarme existait déjà, sous la forme d'une minuscule boutique où l'on trouvait du tabac gris, les quelques journaux locaux et, à Noël, de petites boîtes de petits cigares. Existait aussi la droguerie et, entre les deux, un sellier-bourrelier (aujourd'hui institut de beauté...). De l'autre côté, à l'emplacement du magasin Champion, sur le boulevard des Anglais, c'était le terminus et le garage des tramways. J'ai connu les premières motrices à air comprimé qui peinaient à monter de Saint-Nicolas à Viarme. Les motrices électriques sont arrivées au début des années



"Tout autour de la rue des Hauts-Pavés, il y avait des jardins, des tenues maraîchères. En 1925, j'allais chercher des mûres place Anatole-France", se souvient Madeleine Sèvre.



10. Entre Viarme et rue Félix-Faure, deux arrêts obligatoires, les arrêts étaient facultatifs, il fallait faire signe pour monter ou descendre. Tout autour de la rue, il y avait des jardins, des tenues maraîchères. Je me souviens qu'en 1925, j'allais ramasser des mûres place Anatole-France." La rue Russeil porte le nom de la famille qui possédait les terrains de cette voie dans les années 20. Quant aux rues des Hortensias et des Camélias, elles rappellent les arbustes d'ornement qui y étaient cultivés. Dans les années cinquante encore, la campagne est toute proche, et de vastes espaces cultivés bordent la rue, telle la tenue de Jules Bécigneul, pépiniériste, précédée naguère et pendant près de deux siècles par la léproserie Saint-Lazare qui abritait les victimes de la "maladie noire" qui donne son nom à la rue Noire.

**Tout le monde se connaissait.** Alain Pitard, petit-fils du fondateur de l'entreprise de carrelage Pitard toujours installée dans le quartier, se souvient d'avoir joué au tennis sur les courts construits par la famille Bécigneul sur une portion de son terrain dans les années 40.

Entre la rue du Poitou et le cimetière Miséricorde, est édifié en 1947 le "groupe des Hauts-Pavés", dont les logements seront proposés aux sinistrés en échange de leur part de dommage de guerre. "À cet emplacement, se souvient Madeleine, les gens du quartier entretenaient des jardins ouvriers."

La rue des Hauts-Pavés abrite plusieurs entreprises, dont certaines existent toujours, telle la serrurerie Lemaître, fondée en 1903. Madeleine évoque aussi "dans la rue, du côté de la place Viarme, une conserverie où des femmes surtout travaillaient à la saison des petits pois et du céleri. Les petits pois venaient du pays Léon. Ça a dû fermer juste avant la guerre. C'était pour ainsi dire le seul poste de téléphone du quartier. On s'en servait pour des choses graves... Là où se trouve la Similienne maintenant, c'était le patronage, qui servit de campement anglais en 1939. Le 17 juin 1940, ils y ont fait sauter des pièces de grenades. Ensuite, s'y sont basés les Allemands jusqu'en 1943. Après le bombardement de la grande poste de la place Royale, elle a été installée là provisoirement."

Si Madeleine n'a jamais quitté son cher quartier, elle regrette l'époque où il était "plus chaleureux, plus convivial. La rue des Hauts-Pavés, c'était vraiment la colonne vertébrale du quartier. Tout le monde se connaissait, se saluait, on était au courant de tous les événements, si quelqu'un était malade, ou se mariait... Aujourd'hui, dans l'immeuble où je vis, je ne connais que mon voisin de palier."

PASCALE WESTER



## Du repos de chasse d'Anne de Bretagne, reste une plaque-souvenir...

À hauteur des n° 19-21 de la rue, une plaque rappelle qu'ici s'élevait encore au début des années 80 une ancienne demeure baptisée logis (ou cour) Catuit (ou Cathuis), du nom d'un fonctionnaire du duc François II.

Un manoir haut-breton avec salles hautes, chambres à grandes cheminées au premier étage, deux escaliers à vis. C'est là que le duc de Bretagne mettait ses chiens au retour de chasse dans la forêt d'Orvault, et se reposait avant de regagner son château, comme sa fille Anne après lui. Trois siècles plus tard, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le père Grignon de Montfort en fait l'acquisition pour y fonder un petit hospice d'incurables. La bâtisse abrite ensuite un serrurier, puis sert d'entrepôt à un cordonnier. En 1948, le plan d'aménagement prévoit l'élargissement de la rue des Hauts-Pavés pour en faire... une route nationale. C'est pourquoi l'État acquiert un nombre important d'immeubles, rétrocédés à la Ville lors de l'abandon du projet. Pendant une trentaine d'années, bon nombre de ces immeubles sont laissés en déliquescence. Le repos de chasse en fait partie. En 1974, le bâtiment est endommagé par un incendie. Régulièrement, des voix s'élèvent pour demander la restauration de la bâtisse, "cet immeuble délabré, qui se douterait que c'est



ce qui fut le *pavillon de chasse* de la duchesse Anne de Bretagne ?(...) Il ne s'est trouvé personne pour tenir en état ce monument qu'elle a légué à la postérité", dit le journal *Presse-Océan* en août 1973 sous le titre "Qui sauvera le pavillon de chasse d'Anne de Bretagne ?" En 1980, la réponse est définitive : personne. Invoquant l'énormité des sommes nécessaires à la sauvegarde de la bâtisse, la municipalité décide de sa destruction le 17 mars 1980. Depuis 1984, un groupe d'immeubles s'élève à l'emplacement de la cour Cathuis.